UN CINÉMA INTERNATIONAL DE QUARTIER

LES PROJECTIONS

LE POLYGONE ÉTOILÉ 25 ANS! FILM FLAMME

QUE SONT LES PROJECTIONS AU POLYGONE ÉTOILÉ ?

et leur « originalité » à la veille des 25 ans d'ouverture publique du lieu (2001 – 2026) ? Il ne s'agit pas d'un rappel au dogme, mais parce que la pertinence – je m'en étonne encore, autant que de cet anniversaire dans les mêmes murs – m'en semble encore particulièrement vive dans le mouvement profondément réactionnaire et rétrograde de la société française actuelle. Ce que confirme la fréquentation intensive des séances publiques, autant que les demandes de projections de travail, ou autres « ciné-clubs de quartier »…

Jean-François Neplaz,
cinéaste, cofondateur du Polygone étoile, décembre 2025

Une maison de cinéma (de cinéastes)

…sous la protection du public

Nous avons voulu cette salle de projection, intégrée à notre « maison de cinéma », sorte d'ambassade d'un cinéma voulu territoire commun et lointain à la fois, comme espace dédié à la création jusqu'à son achèvement (c'est-à-dire la projection des films à un public), embrassant l'ensemble du processus de création et d'expérimentation… Cela faisait suite à notre expérience grenobloise (création des associations Cerise, devenue Cinex, société Profil) où nous nous étions trouvés bien seuls face aux pouvoirs (culturels, économiques, politiques, cinématographiques…) dans le déploiement d'une recherche cinématographique riche et sans lisières. Cette absence de protection, nous l'avions payée humainement très cher, un prix que nous ne voulions plus payer pour ce qu'il dissipe l'énergie en vaines souffrances. S'il fallait recommencer « quelque chose », comme nous l'avait proposé Nicole Reynaud, alors chargée de mission à la Région, ce serait sous protection du public.

La liberté de création la plus totale, sous protection du public ? Il nous semblait que le public marseillais était de cette veine-là, et que oui, des artistes pouvaient se mettre sous sa protection, s'inscrire en une telle complicité.

Je veux insister là-dessus, c'est en totale confiance en cette ville complexe et lumineuse, et de son peuple, qu'a commencé l'histoire du Polygone étoilé. Confiance en son histoire, les 2600 ans de la cité grecque – et les 28 siècles de la Celtique méditerranéenne – ou celle de Pythéas, plus grand navigateur de l'antiquité, ou aussi la grotte Cosquer juste découverte (et revendiquée comme origine cinématographique de nos « Ateliers »[1]), ou la ville tragique qui se relève de la peste, ou la ville qui offre son nom de femme et son sang à la révolution, et aussi la ville « sans-nom » qui s'oppose naturellement au centralisme jacobin, la ville bouillonnante qui s'oppose au parlement d'Aix, la ville qui se libère du nazisme avec l'armée d'Afrique, la ville qui choisit Marchais quand la France choisit Mitterrand, la ville théâtre de son quotidien, qui élit un maire « pédé » quand c'est aussi l'insulte la plus répandue, la ville refuge de Ho Chi Minh ou de Kateb Yacine, celle dont on dit que les cendres de D.H. Lawrence y ont été jetées dans le Vieux-Port, qui magnifia le Raï, le Hip-hop et où Pagnol abrita son cinéma des nazis, avant que Carpita ou Allio le fassent de l'industrie centralisée… et tant et tant, la ville dont le peuple habite le centre, où rien ne peut exister en dehors de lui et de sa folie… pas toujours douce !

Ville dont certains prétendent la faire « en grand », avant que de sombrer dans quelque crise annoncée. Ville familière de ces carcasses de maigres navires se rêvant de hautes mers, mais plus sûrement promis à la rouille. Dans « Le polygone étoilé », les héros de Kateb Yacine arrivent en bateau et la ville se dévoile dans son écrin minéral :

« — C'est Marseille
— C'est grand !
— Nous aussi nous sommes grands. »

1 — Du reste, cette approche s'est approfondie, concevant le cinéma comme la langue commune des premiers âges toujours renouvelée.

Un goût de liberté certain

J'ai déjà raconté ailleurs l'engagement de la propriétaire nous prêtant l'argent des premiers loyers, « parce que j'aime le cinéma… sous toutes ses formes ! » disait-elle. Ce soutien et cette protection ne se sont jamais démentis. Pourquoi ? Parce que notre propre geste s'appuyait sur cette puissance, sur cette liberté devenue caractère génétique… et ce peuple retrouvait sa geste dans notre geste. J'écris geste plutôt que discours. Non qu'il n'ait un goût immodéré pour le discours et surtout la parole, ce peuple de Marseille… Mais qu'en ça, en amant fou de la langue, il sait la différence entre les mots et les choses. Il sait en peuple mature, là où se fait la différence entre l'enfant et l'adulte. Ici quand le peuple crie et s'emporte, il sait qu'il s'emporte et qu'il crie, ce peuple là sait qu'il joue… et il aime jouer…alors que l'enfant croit, lui, qu'il fait la guerre quand il joue à la guerre, croit qu'il souffre quand il se roule dans le sable en jouant sa mort.

Ici le peuple est artiste. Nous l'avions appris à travers les « Ateliers Cinématographiques Film flamme », tournés en 16mm par des habitants de nos quartiers, comme aussi en amont, en nous penchant à la fenêtre et écoutant la rue, ses cris et ses rumeurs (le premier film de notre *Panier-CinéJournal*).

Ce peuple est généreux pour ses enfants et ceux qui se placent sous sa protection. Ce peuple est humble et n'apprécie guère ceux qui ne le sont pas. Ce peuple, pour nous était présent comme la mer est présente autour du navire et à son cœur même, à laquelle nous confions sa navigation. On ne navigue pas contre la mer. Ce peuple était présent dans la salle de projection autant qu'à travers les « Ateliers ». Et là aussi il nous protège, par l'échange de liberté et l'humilité en partage. Par l'égalité absolue qui s'affirme là. Et libre par notre liberté comme nous étions libres par la sienne.

Prétendre le protéger (ou autres *warnings* qui ne protègent que ceux qui les éditent, ou du moins le pensent-ils) rejoint la prétention à « donner la parole aux gens » des documentaristes… oublieux que pour « la prendre ou la donner, il faudrait déjà que la parole appartienne à quelqu'un »[2]. Prétendre à « le protéger » ce peuple, est d'une arrogance

2 — Fernand Deligny.

infinie, ce peuple combattant qui nous a reconnu comme combattants, n'attend de nous que nous soyons à la hauteur de nos engagements. En l'occurrence engagements cinématographiques…

« Ne pas faire de programmation » ne signifie pas « ne pas projeter de films » !

Pourquoi ici projeter des films ?… Et dans la plus belle des salles de Marseille alors, pour le son et l'image (c'est aussi notre salle de mixage), décorée par Jean Laube et Raphaëlle Paupert-Borne (je ne parle pas là, des projections de travail des films en cours… quoi qu'encore… nous en faisions en séances publiques, lors de la Semaine asymétrique, et aussi des *battles*).

« Ne pas faire de programmation » est une position claire et dynamique. Nous ne sommes pas une salle de cinéma, ni organisateurs de festival, et n'avons aucune des contraintes (sécurité mise à part) qui s'y attachent. Et cela n'a jamais voulu dire « ne pas projeter de films », les nombreuses projections d'auteur·es en témoignent, même si concentrer les choses lors de quelques sessions facilitait l'organisation et la disponibilité des énergies et des espaces (et c'était déjà beaucoup). D'où les moments d'intensité que sont « la Semaine asymétrique », « Cinéma au travail – Travail au cinéma », les « Week-end frénétiques ».

Projeter ici des films, c'est enrichir le dialogue entre artistes… Enrichir la part d'artiste qui est en chacun…

C'est indispensable… C'est construire une langue commune, non pas édicter les canons d'un langage cinématographique commun qui n'existera jamais (avec ses grammaires et ses dictionnaires académiques), mais rendre possibles des échanges, des confrontations, des conflits même, sans fards, sans dissimulations, sans mensonges… construire des espaces dialectiques, des circulations de savoir qui nous emmèneront plus loin dans nos démarches individuelles. Des moments qui peuvent être parfois douloureux pour chacun d'entre nous. Mais sinon, autant choisir tout de suite de se vouer à la plomberie, ce qui sera précieux.

Les projections (les nôtres), ce sont des moments de rencontres entre cinéastes… et en public. Ils auront l'occasion d'expérimenter avec

nous, ces publics, ce qu'est l'apprentissage de la liberté, là où nous sommes (notre apprentissage toujours inachevé de la liberté). C'est une expérience émancipatrice et partagée, pour tous…

Si tant est que ce public soit à la hauteur de lui-même… et de l'invitation d'« entrez libre », peinte à l'entrée, comme l'inscription « Cinéma International de Quartier »[3]. Parfois ça demande un peu de temps, comme pour jouer au foot, il faut de l'entraînement. Et le Polygone étoilé, c'est comme l'OM. Si tant est que notre propre démarche soit aussi à la hauteur de cette exigence première. Si tant est que nos films soient aussi à la hauteur de nous-mêmes…

Notre attitude est de former un public (et nous aussi comme public) à n'attendre rien avant un film, ni en bien ni en mal. Rien ne devrait exister avant la première image du film, nul écrit, nulle parole, nulle langue même. Nulle pensée. Nous devrions être ces tablettes d'argile de l'antiquité en *puissance* de recevoir l'écriture… Mais vierges.

Pour autant nous avons prêté la salle à des collectifs « de programmations » les plus divers qui ne disposaient pas de salle. La condition était la même gratuité au public et l'indispensable dialogue… et nous avons ainsi, petit à petit mélangé les publics… Intervenant à notre tour en spectateurs dans les débats, nous avons forgé l'exigence d'échanges véritables, dialogues sans concessions, partant toujours de « l'intérieur du film » et revenant au film, refusant les « combien ça a coûté ? », « combien de temps ça vous a pris ? », « qu'est devenue la petite fille qu'on voit dans votre film ? » et autres « interroger le réel » ou « scénario ciselé », autant les déversements de « socialogie » que les bavardages savants, en amont de l'expérience du spectateur que tous nous étions. Quelque chose comme un entraînement sportif qui a constitué un public qui n'a jamais renoncé.

Notre langue de « l'autre » (j'ai souvenir…)

Partant, il faudrait peut-être préciser, on me le demande, ce qu'on entend par « public ». Vrai que ça paraît simple (celui ou celle qui n'est

3 — Comme nous nomma Till Roeskens, artiste et ouvrier agricole.

pas l'auteur·e du film est son public potentiel). Le public est « l'autre ». Tout *autre*, sans limite. Cet *autre* à qui, cinéaste, je m'adresse, sans qui il n'est pas de film, avec qui je dois construire la langue de ce film-là (et pas un autre), notre langue commune… pourtant à tel instant solitaire du travail, en absence *d'autre*… ou plutôt en ce qu'il serait un *autre* en moi-même… *Autre*, mais en ce que nous avons de commun comme une « mémoire d'espèce » mais langue qui n'existera vraiment que par la « réelle présence » d'*autre* absolument *autre* (langue entre deux, langue d'interprète)…

Quand on projette des films au Polygone étoilé (en présence de leur auteur·e reste le principe du dialogue) tout *autre* est alors bienvenu. Moins il me ressemble (par sa génération, sa langue parlée, son métier, sa couleur de peau, son sexe, son idéologie, son niveau ou son absence d'études…) plus grand sera notre bonheur à nous entendre. C'est une histoire de culture et de sensibilité, certains disent de cœur. On laissera l'intelligence aux machines qui font ça mieux que nous désormais, conservons pour nous « l'imbécilité heureuse », la sensibilité primitive dont ne rêvera jamais l'ordinateur...

Mais si on ne s'entend pas, c'est bien aussi. Le désaccord est une forme du dialogue, la contradiction est un respect. Lancer des tomates pour les surréalistes était une façon d'honorer une œuvre.

J'ai souvenir de mauvais films qui ouvraient l'espace à de vastes discussions. J'ai souvenir de vastes silences qui n'attendaient rien d'autre (les bombes de la « coalition occidentale » commençaient ce soir là, à tomber sur Bagdad)… J'ai souvenir de « scopitones arabes » qui déclenchèrent la sortie de spectatrices « non averties », et qui sont revenues ensuite, de jeunes femmes se cachant les yeux sous leurs bras sans perdre rien des chansons, et de ces jeunes filles venant nous voir la lumière revenue :

« — C'est quoi ces films ?
— Les films regardés par vos pères, jeunes, dans les bars de Marseille…
— (Silence) … Alors que s'est-il passé ?
— Ça c'est à vous de savoir… »

J'ai souvenir de cette réalisatrice furieuse et les larmes aux yeux que l'un d'entre nous ait pris son film pour une parodie humoristique, une farce,

alors qu'il n'en était rien… Lui croyait la féliciter !… J'ai souvenir de cette très jeune fille demandant quelques jours plus tard, à voir la fin d'un film (noir et blanc sous-titré), où une petite fille noire avait des parents blancs. Comme elle. Au début de la projection pourtant on les avait sortis car elle mettait le waï avec ses copains. J'ai souvenir de Georges, syndicaliste communiste, cherchant à parler avec son camarade Guiraudie et Guiraudie, cherchant à parler avec lui, en vain, si ce n'est le chemin qu'ils faisaient l'un vers l'autre, après « ce vieux rêve qui bouge » (on en trouve un peu trace, de ce profond désir de dialogue dans l'instant insatisfait, dans le DVD édité par Shellac)… J'ai souvenir de « La ligue communiste » (pas encore NPA) créant un ciné-club (condition pour qu'on mette la salle à leur disposition) et qui n'eurent jamais autant de monde à leurs soirées… Mais aussi « poursuivis » et menacés par leur camarade Karmitz car ils avaient omis de payer les droits de son film !… J'ai souvenir de la première Semaine asymétrique avec les Italiens de Ipotesi Cinema, alors que nous avions choisi de leur laisser toute la place (la plus vaste rétrospective en France) et qui, avant de partir, nous demandèrent « Et vous, vous faites quoi ? ». Nous n'avons pas recommencé cette démission ! J'ai souvenir de Mekas, embarrassé par ces publics venus voir l'animal, et qui déboulaient de toute la région… Souvenir du grand Aristakisian après une séance magnétique, se réfugiant dans les toilettes pour échapper à un directeur de festival… Des films « soviétiques » de l'ukrainien Loznitsa alors qu'il servait lui-même derrière le bar pour continuer tard dans la nuit, les discussions. J'ai souvenir aussi de hurlements de Pierre, sorti de son squat, qui méritaient d'être entendus, alors que sans doute j'ai oublié le film. J'ai souvenir de Patrice, SDF magnifique et cultivé (« Tu sais pourquoi mon prénom Patrice ? Patrice Lumumba ? Exactement ! »... et nous avions les larmes aux yeux), spectateur assidu jusqu'à finir sa nuit sur un de nos canapés, l'heure de fermeture du foyer étant passée depuis longtemps… Et d'autres et tant d'autres…

Qu'est la « Semaine Asymétrique » dans cette tentative ? Elle a une double origine, de nous retrouver de temps en temps en « collectif » pour discuter de nos films (réalisés ou en cours), et du besoin de regarder ailleurs vers des expériences et démarches atypiques à même de nous « bousculer »… et en public. J'avais rencontré Mario Brenta et Ermanno Olmi lors d'une séance de discussion collective sur les travaux des « élèves » au sein de Ipotesi Cinema. Cette « école-non école » comme

ils disaient, avait quitté Bassano Del Grappa (comme si on installait une école de cinéma à Aigues-Mortes !) pour les locaux de la Cineteca de Bologne (une institutionnalisation qui a aussi été sa disparition !). En 2004, avec Mario on a décidé de faire une rétrospective complète de cette expérience au Polygone étoilé… et en public. Ils sont venus en bus avec leurs copies sous le bras… Au-delà de cette rencontre qui va entraîner la venue régulière depuis 25 ans de jeunes cinéastes italien·nes au Polygone étoilé, nous avons découvert nos premiers spectateurs fiévreux, certains posant même des congés ! participant à la quasi totalité des séances qui commençaient le matin, s'engageant à la préparation des repas, aux débats, etc. Quelque chose de très important pour nos formations réciproques !

Mario me dira en partant : « Maintenant l'esprit d'Ipotesi Cinema est à Marseille ». L'année suivante, c'est Boris Lehman qui sonnait à la porte : « Patrick Leboutte m'a conseillé de passer au Polygone étoilé ». Nombreux et nombreuses cinéastes belges font à sa suite le pèlerinage au Polygone étoilé et l'expérience s'est enrichie ainsi chaque année… Et toujours sans programmation ! Les cinéastes s'inscrivent et viennent avec leurs films, non pas pour « le service après-vente », mais participer pendant une semaine d'une pensée collective sur le cinéma. Parfois… vigoureuse du fait du désordre revendiqué !

Mes plus beaux souvenirs de projections au Polygone étoilé sont des contradictions. Les projections des films de Marie-Claude Treilhou tout récemment en font partie, mais il restait encore trop de silences dans cette nouvelle génération de spectateurs. Car le public a sans doute évolué avec la composition sociale de Marseille. Pour la première fois une immigration se trouve être plus riche et plus éduquée que la population indigène. Ça ne signifie pas plus cultivée. Ce qui s'efface, c'est une culture ouvrière profonde, une certaine riche relation au travail… ou à son absence. Une évolution du public ainsi que ceux et celles qui composent une nouvelle génération de cinéastes est aujourd'hui sensible et la diversité sociale et culturelle s'en ressent. Elle est pourtant la condition première de la richesse d'un public autant que d'une création vivante.

Sinon il ne sera pas facile d'avoir des contradictions. L'entre-soi générationnel ou sous toute autre forme, comme la constitution intensive de « communautés » qui est le fondement d'internet pour faciliter la circulation des marchandises, (théorisé et voulu comme tel au moment du

passage au cinéma numérique), n'engendre que le laminage des contradictions. On ne voit aucune différence dans cette valse des étiquettes de groupes sociaux ou politiques (et leurs communautés sensées protéger ou renforcer une minorité) et les nationalismes qui nourrissent les guerres civiles aux quatre coins de la terre (ronde). Je reste attaché au « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! Vous n'avez rien à perdre que vos chaînes »… quand bien même ceux-là ont disparu ou presque de nos contrées.

Qui seraient-ils aujourd'hui, autres que nous-mêmes, porteurs conscients de cet héritage ?

Jean Douchet me disait il y a longtemps que c'est la sociologie qui fait le succès des films et, quelquefois, ça peut correspondre à un intérêt artistique. Nous devons rester attentifs à cette analyse. Et forcer les choses vers ailleurs. À l'échelle du Polygone étoilé, nous le pouvons.

Mais au Polygone étoilé, au moment où le bâtiment est acheté par la ville, confirmant encore aujourd'hui ce soutien du peuple de Marseille, il convient d'entendre aussi la notion de public dans son entièreté politique, jusqu'à à la notion de « puissance publique ».

Un contrat social toujours à explorer et affirmer

La « puissance publique » est de plus en plus désincarnée de nos jours hors les figures d'un président (du pays, d'une région, d'un département) ou du maire… Rare qui peut citer le nom du préfet ! et encore moins désormais des employés des services (chefs ou secrétaires) qui traitent les dossiers. Il faut de l'imagination pour considérer que c'est, là aussi, notre public !… Nous savions comme il était important d'apporter nous-mêmes nos dossiers dans le juste bureau, de bavarder avec la secrétaire que nous connaissions par téléphone, de la remercier d'avoir transmis ceci ou cela, de parler avec elle de nos réalisations, de l'inviter à venir voir tel film « qui lui plairait », etc. Les relations avec les cheffes de service (oui essentiellement des femmes dans la culture) pouvaient être conflictuelles, nous savions qu'il y aurait alors un arbitrage avec les élus… qui est notre public, lui aussi !.. Bref, à Marseille, parler était un plaisir partagé et permettait de rattraper humainement un coup mal engagé.

L'achat du bâtiment par la Ville renforce encore la notion de « contrat social » que j'utilisais pour justifier la gratuité et « l'action sociale & artistique » de Film flamme au Polygone étoilé.

Pourquoi ceux qui se lèvent le matin pour aller bosser sur le port ou ailleurs, qui ont des vies difficiles, financeraient nos « élans créatifs » et nos projections en cénacle ? Pourquoi le public devrait financer la création ? Pire encore : la liberté de création ! ? Ça paraît évident ? Ça ne l'est pas !… Quels sont les termes de l'échange ? En quoi, pourquoi et comment la puissance publique doit être (peut-être) garante de notre liberté de création ? Il est dangereux de ne pas poser nous-mêmes les termes de l'échange. Les intiatives intéressées (politiquement ou financièrement) ne manquent pas de remplir les vides, le prouve la multiplication des « appels à projets », des contrats de « résidences d'artistes » et autres médiations culturelles qui ont fleuri sur ce terrain stérile.

Une élue de la Loire a fait récemment la démonstration que ce n'est pas une évidence. Et ne vous y trompez pas, elle ne réussira pas, peut-être pas totalement, mais la question est posée et nombreux vont se glisser dans la brèche, et à Marseille même, et il aurait été mieux advenu de prendre les devants, et l'initiative du débat.

J'avoue que pour ma part je demanderais d'abord quelle est la part de ce budget qui va réellement aux artistes ! ? et c'est *peanuts* sans aucun doute… Ce qui est une autre façon d'en discuter. Car créer des structures dites culturelles, « lourdes » et leurs frais de fonctionnement monstrueux impossibles à réduire (voyez le budget de… heu… tel théâtre, dont le seul chapitre du gardiennage était presque l'équivalent de la totalité de notre fonctionnement!), ce n'est pas obligatoirement la voie à suivre.

« Laissez le papier aux vivants » écrivait Maïakovski, lors d'un moment de crise et de pénurie de papier, où ses camarades politiques pourtant, rééditaient des auteurs « classiques ».

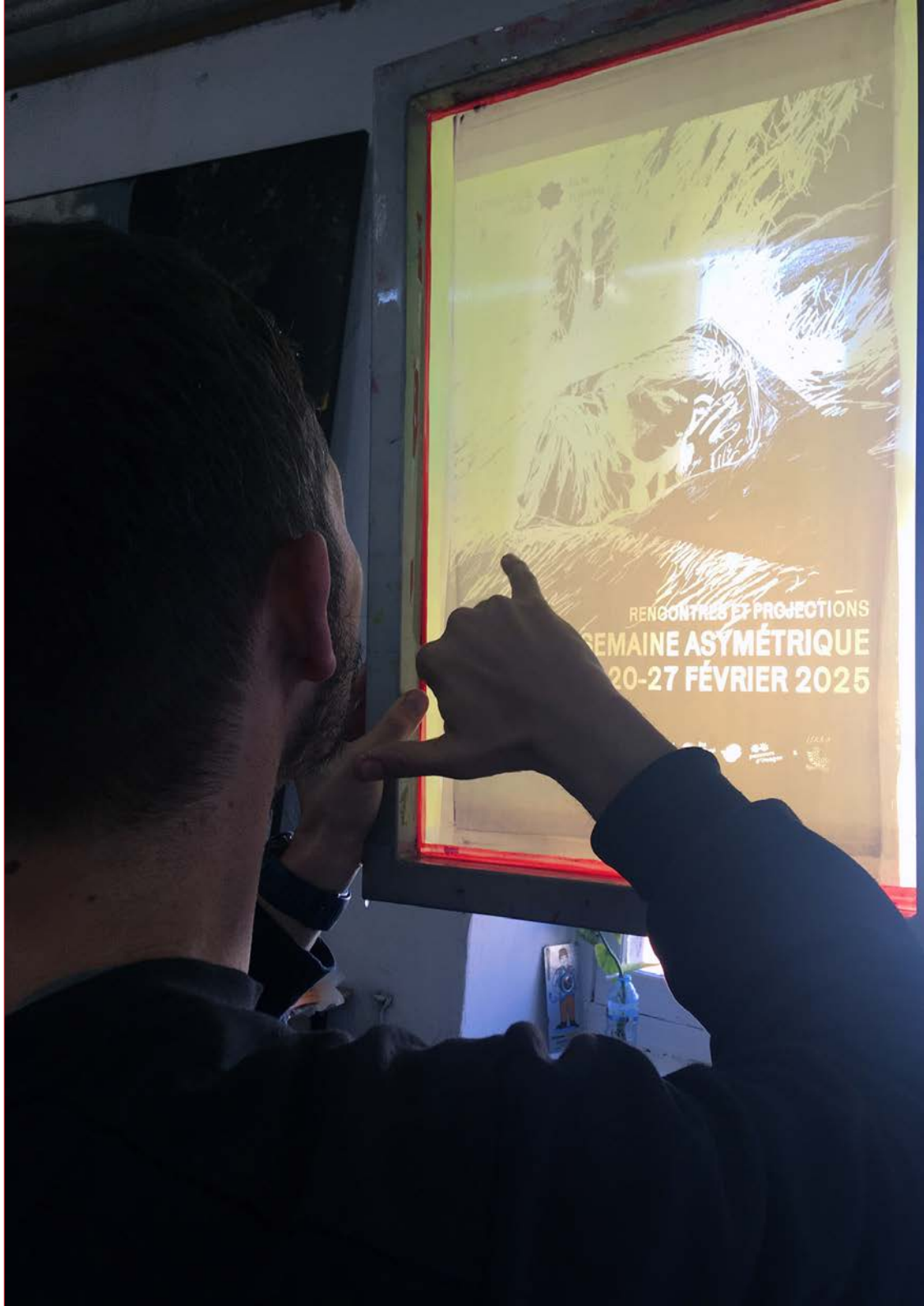
Une conclusion sans fin

Il est un autre terme où l'expérience du Polygone étoilé, dans l'ensemble de ses relations au public, mais en particulier les diffusions dans cette salle, s'est montrée pertinente.

Il faut retourner à la naissance de l'écriture, c'est-à-dire ce moment où les signes s'organisent après la stricte oralité originelle pour donner à entendre après que voir, pour partager un récit, aussi bref soit-il.
Dans les langues sémitiques à l'origine de l'écriture, écrit L.J. Calvet, « la racine arabe KTB renvoie à l'idée de traces (...) et d'autre part à l'idée de rassembler, des lettres : KATABA– écrire[4] ou… des chevaux : KATIBA – escadron) »[5].

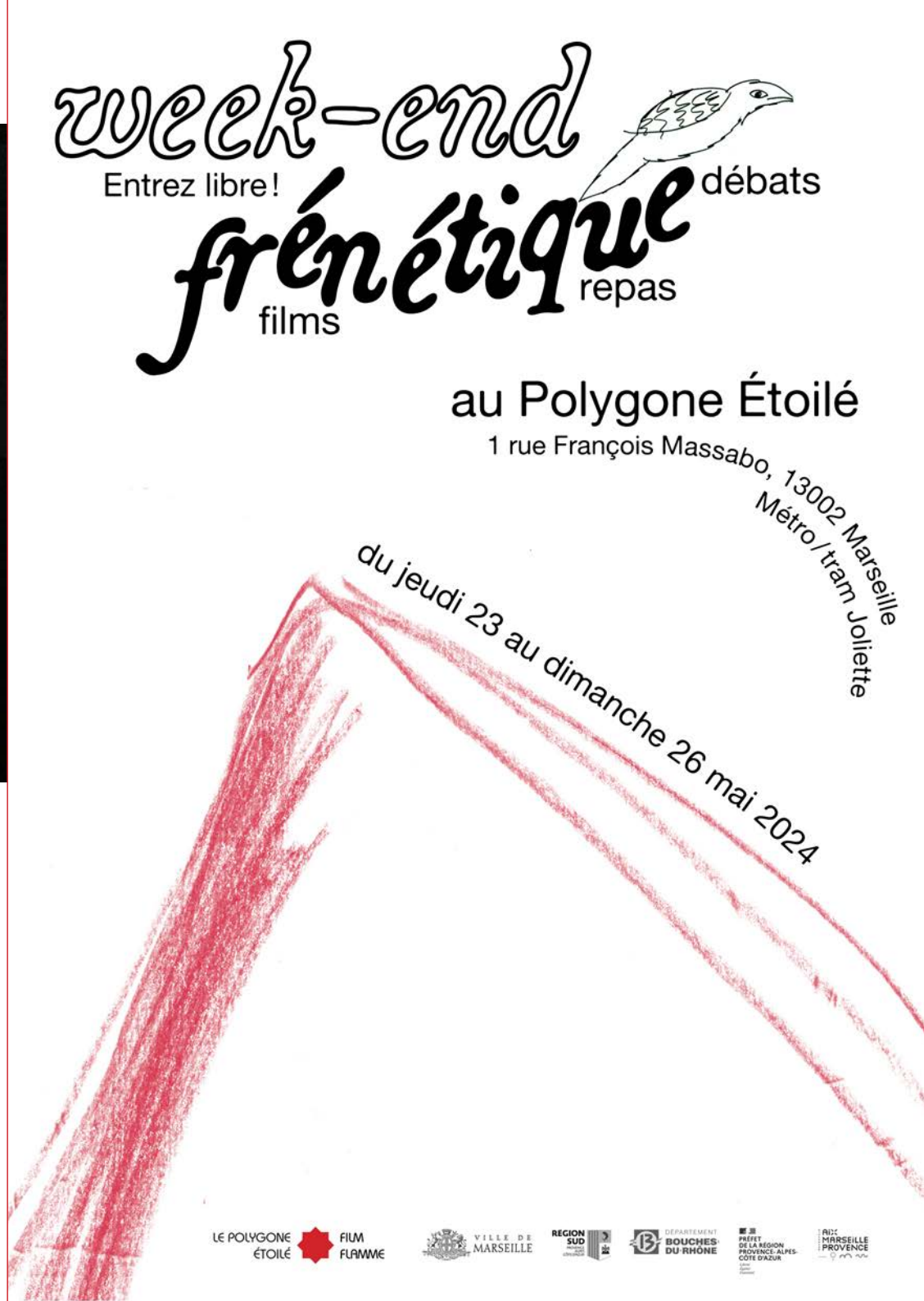
Ainsi, ce n'est pas forcer le sens que d'intégrer les lecteurs (ou ici les spectateurs) assemblés, à l'écriture. C'est ce que nous réalisons quotidiennement au sein de notre Cinéma International de Quartier, sous le signe méditerranéen et offensif du *Polygone étoilé* de Kateb Yacine.

4 — Kateb Yacine est ainsi l'« écrivain ».
5 — *Histoire de l'écriture*. L.J. Calvet Coll. Pluriel. Hachette Littérature, 1996.



Sérigraphie de l'affiche Semaine Asymétrique 2025, créée par Zoé Damez, imprimée par François Marcziniak et Raphaëlle Paupert-Borne.

Léa Morin et Annabelle Aventurin, Semaine asymétrique 2025, présentent *Madeleine Beauséjour. Dossier 4/91 ou l'impossibilité d'un cinéma.*



17e Semaine Asymétrique

films
débats
repas

de Marseille
au Polygone Étoilé
du 30 novembre
au 3 décembre 2023

1 rue François Massabo
13002 Marseille
Métro/tram Joliette

entrez
libre !

à Genève
au Spoutnik
du 14 décembre
au 17 décembre 2023

11 rue de la Coulouvrenière
1204 Genève (1er étage)

LE POLYGONE ÉTOILÉ FILM FLAMME

CINÉMA SPOUTNIK

16e semaine asymétrique
au Polygone étoilé
cinéma international
de quartier

1 rue François
Massabo
Marseille
13002

films *
débats *
repas
* etc.

Entrez libre !

Métro /
* Tram
Joliette

Du 27 novembre au 3 décembre 2022

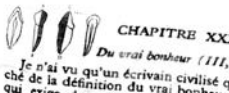
LE POLYGONE ÉTOILÉ FILM FLAMME

LE POLYGONE ÉTOILÉ FILM FLAMME

WEEK-END FRÉNÉTIQUE 2021
5, 6 & 7 NOVEMBRE
AU POLYGONE ÉTOILÉ

LE POLYGONE ÉTOILÉ FILM FLAMME

WEEK-END FRÉNÉTIQUE
11, 12 & 13 SEPTEMBRE 2020
AU POLYGONE ÉTOILÉ



CHAPITRE XXXIX

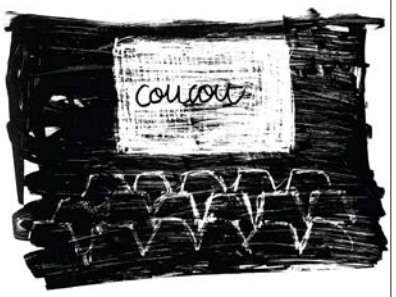
Du vrai bonheur (III, 18).

Je n'ai vu qu'un écrivain civilisé qui ait un peu approché de la définition du vrai bonheur; c'est M. Bentham qui exige des réalités et non des illusions : tous les autres sont si loin du but, qu'ils ne sont pas dignes de critique. Il existait à Rome, au temps de Varron, 278 opinions contradictoires sur le vrai bonheur; on en trouverait bien davantage à Paris, surtout depuis que nos controversistes suivent deux routes diamétralement opposées; les uns prêchant le mépris des richesses et l'amour des plaisirs qu'on goûte sous le chaume, les autres exaltant la convoitise effrénée des richesses; les moralistes

LE POLYGONE ÉTOILÉ FILM FLAMME

WEEK-END FRÉNÉTIQUE
13, 14 & 15 DÉCEMBRE 2019 AU POLYGONE ÉTOILÉ

LE POLYGONE ÉTOILÉ FILM FLAMME



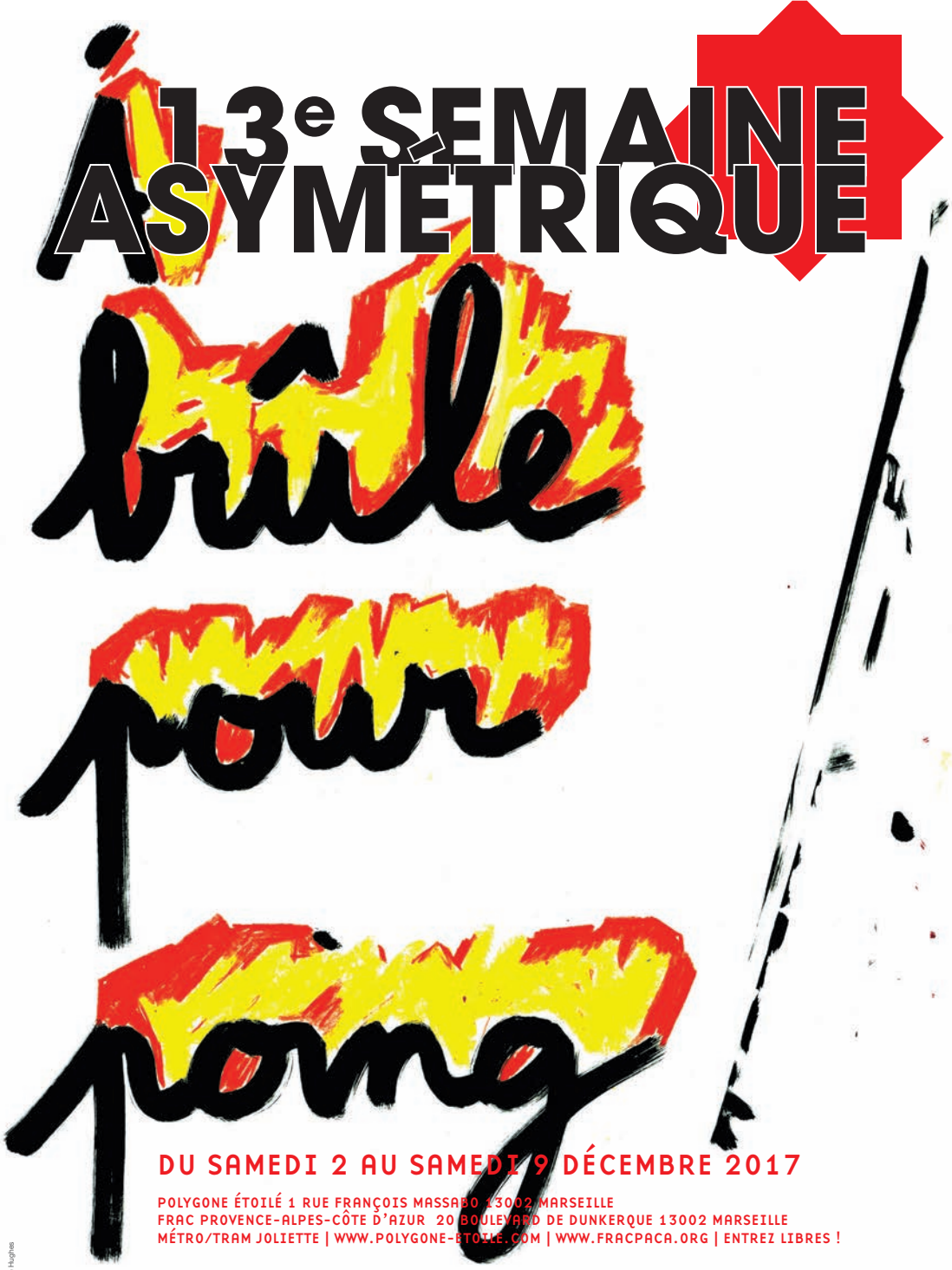
WEEK-END FRÉNÉTIQUE
13, 14 & 15 DÉCEMBRE 2019
AU POLYGONE ÉTOILÉ

1 rue François Massabo 13002 Marseille / métro et tram Joliette
www.polygone-etoile.com / 09 67 50 58 23
projections de 10h30 à minuit
entrez libres !

LE POLYGONE ÉTOILÉ — FILM FLAMME

14e SEMAINE ASYMÉTRIQUE
24 NOVEMBRE > 1er DÉCEMBRE 2018
AU POLYGONE ÉTOILÉ

13e SEMAINE ASYMÉTRIQUE



DU SAMEDI 2 AU SAMEDI 9 DÉCEMBRE 2017

POLYGONE ÉTOILÉ 1 RUE FRANÇOIS MASSABO 13002 MARSEILLE
FRAC PROVENCE-ALPES-CÔTE D'AZUR 20 BOULEVARD DE DUNKERQUE 13002 MARSEILLE
MÉTRO/TRAM JOLIETTE | WWW.POLYGONE-ETOILE.COM | WWW.FRACPACA.ORG | ENTREZ LIBRES !

dessin Nathalie Hughes

LE POLYGONE ÉTOILÉ — FILM FLAMME

Semaine asymétrique 2015, avec Jean-Pierre Beauviala, créateur des caméras et enregistreurs Aaton © Gaël Bonnefon

LE POLYGONE ÉTOILÉ FILM FLAMME

SEMAINE ASYMÉTRIQUE 2015 DU CHIEN DANS LE VENTRE ,

ENTRE LES DOIGTS LA DENTELLE

22/29 NOVEMBRE POLYGONE ÉTOILÉ

11E RENCONTRES INTERNATIONALES D'UN CINÉMA SANS PAREIL

ENTREZ LIBRES !

1 RUE FRANÇOIS MASSABO 13002 MARSEILLE | MÉTRO ET TRAM JOLIETTE | 09 67 50 58 23

WWW.POLYGONE-ETOILE.COM / FACEBOOK POLYGONE ÉTOILÉ/FILMFLAMME

peinture Nathalie Hugues / graphisme rapide Martine Doran

DÉPARTEMENT BOUCHES-DU-RHÔNE · Région Provence Alpes Côte d'Azur · INSTITUT FRANÇAIS + VILLE DE MARSEILLE · FRAC Provence Alpes Côte d'Azur

LE POLYGONE ÉTOILÉ | FILM FLAMME

Le Polygone étoilé | Film flamme

ÇA S'AVE À L'OUEST

Semaine asymétrique 2011, 17 - 26 novembre

Rencontres internationales d'un cinéma sans pareil

Graphisme : Jean-François Neplaz & Martine Derain | Photographie : David Yon, Les oiseaux d'Arabie

1 rue Massabo ¬ 13002 Marseille
04 91 91 58 23 ¬ www.polygone-etoile.com
Métro et tram Joliette

Texte
Jean-François Neplaz

Mise en page
Martine Derain

Relecture
Anaïs Pic

Photographies et affiches
Couverture : Semaine asymétrique 2016, avec Bruno Muel, Christian Corouge et J.-F. Neplaz

Zoé Damez (pp. 15, 17)
Marta Anatra (p. 18)
Marine Le Thellec (p. 19)
Raphaëlle Paupert-Borne (p. 20)
Nathalie Hugues (pp. 22,23,25)
MD & JFN (p. 26)

Logos joyeux 25 ans !
Raphaëlle Paupert-Borne

Film flamme - Polygone étoilé
2026

Fondé en 1996, le collectif de cinéastes Film flamme soutient les films et les démarches artistiques qui ne trouvent pas facilement, ou pas du tout, les moyens de leur réalisation dans le contexte de la production industrielle.

En 2001, la décision de disposer des outils de la création cinématographique s'est traduite par l'ouverture du Polygone étoilé à la Joliette, au centre de Marseille (trois salles de montage, une salle de projection pouvant accueillir 76 personnes) et en 2020, par la mise en œuvre d'un équipement de numérisation vidéo et pellicule.

En 2011, Film flamme s'est associé aux éditions commune pour lancer la collection cinéma hors capital(e), qui considère le cinéma dans l'histoire du langage et non celle du spectacle.

Film flamme/Polygone étoilé
1, rue Massabo 13002 Marseille
facebook & insta Polygone étoilé
www.polygone-etoile.com

VILLE DE MARSEILLE
DÉPARTEMENT BOUCHES-DU-RHÔNE
LA METROPOLE AIX-MARSEILLE-PROVENCE
RÉGION SUD PROVENCE ALPES CÔTE D'AZUR
PRÉFET DE LA RÉGION PROVENCE-ALPES-CÔTE D'AZUR